

DOMINIQUE CHIVOT

Une guêpe en Normandie



Dominique Chivot

Une guêpe en Normandie

© Dominique Chivot, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5888-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Ce monde a ses limites. Ses pièges, ses trompe-l'œil. Cette guêpe, par exemple. Quelle idée de venir ainsi divaguer, là justement, sur le bord de cette fenêtre ! Trop enivrée d'espace et de lumière. Et cette vitre sur laquelle elle tombe, forcément. Contre laquelle elle s'obstine, rideau invisible et absurde. Les pattes pianotent sur le carreau. Éphémères virgules. Les paires d'ailes esquissent des envols fébriles. Pour toujours revenir quasiment au même endroit. Une tâche agitée. Un agacement sonore.

On cherche une logique dans cette course erratique. Une programmation ne serait-ce qu'un peu calculée, vers la droite puis la gauche, ou bien le haut et le bas. N'y aurait-il point quelque persévérance prometteuse dans cette épuisante parade ? On voudrait que ses yeux découvrent qu'il y a d'autres issues. Là, à côté du rebord ! Au-delà du châssis... Bon sang, la fenêtre n'est même pas totalement fermée ! Mais que faire contre cet acharnement aveugle ?

Ou ne pas faire... Car on n'ose avouer le confort qu'on trouve à contempler la scène. On se distrait à jouir de cet avantage : ne pas être à la place de cette bestiole qui ne s'en sortira probablement pas. On n'esquisse aucune compassion pour cette idiote qui bute sur l'obstacle, il est vrai incompréhensible pour elle. Parce qu'elle ne sait pas, elle. Il faut bien le dire : on prendrait même un malin plaisir à lui compliquer la tâche, en l'affolant d'un coup de torchon.

On justifie ainsi la fatalité de la situation. On consent aux limites de sa condition. Aux faux-semblants de sa liberté. On lui reprocherait jusqu'à sa bêtise. On se surprendrait presque à s'agacer de lui accorder trop d'attention. Allez... cet insecte n'est rien, quasiment. Sa destinée s'inscrit dans le froid ordonnancement des choses. Circulez...

— Attention, Laurent, tu as failli renverser le vase !

Le jeune homme, qui s'est approché subrepticement de la fenêtre, vient de plaquer une raquette en plastique vert contre la vitre. Un bref éclair sur le tamis accompagné d'un grésillement. En deux secondes, le destin de la guêpe a basculé. Sa courte histoire a trouvé son épilogue sur le plancher usagé du salon.

Un cadavre entouré d'un chapelet d'autres victimes de cette chasse électrique.

— Dis donc, faudrait que tu balaies sous la fenêtre. Ça devient un vrai cimetière d'insectes !

— Pas le temps. T'as qu'à le faire, toi, après tout. T'es pas encore retraité...

Yves pose son livre, ouvert et retourné – tiens, ce n'est pas son genre –, sur l'accoudoir du canapé avachi. Depuis quelque temps, il oppose aux provocations de son fils un silence désabusé. Avec lui comme avec d'autres, il s'est résigné. Il a abdiqué. Il ne cherche plus à imposer sa loi, ni même sa présence.

La villa des Chaumes est déjà bien remplie, en cet après-midi. De la vaste cuisine s'échappent des arômes de mûre et de Nutella qui épousent les odeurs de crêpes. Chaque année, les rituels au quotidien se suivent et se ressemblent. Les jeunes improvisent, imaginent, jamais à court d'idées. Les seniors se retrouvent, se répètent, se souviennent, occupés à justifier leur état. Les uns et les autres se croisent et se côtoient ; les frontières des générations restent poreuses : Tous ont toujours connu ce permanent mélange.

Combien d'étés passés ici ? Trop peut-être ? Difficile à compter. Un paquet vraisemblablement, depuis son mariage avec Françoise. Avec quelques coupures, dues à ses postes à l'étranger. Cette villégiature était comprise dans le trousseau : ce constat, il l'a saisi dès le début. Il y a belle lurette qu'une histoire y a pris racine aux beaux jours. En grim pant dans ce lit conjugal-là, il a été autorisé à entrer dans cette épopée familiale. À jouer un rôle mais, attention, un rôle secondaire. Pas question de troubler le courant des us et coutumes de la tribu. Juste matière à interpréter un petit air complémentaire. Un contrepoint.

Ce bord de mer est donc devenu une habitude, une tradition sans âge ni surprise. Yves s'y rend depuis des lustres sans se poser de questions. Il sait à quoi s'attendre. Qui rencontrer. La Famille, c'est-à-dire tout ce qui se retrouve, sur ce coin de terre, uni par le sang. Des oncles, des tantes, des cousins ; bon, éventuellement, quelques amis, mais vraiment très proches. De quoi composer une communauté homogène et lisse. Tout le monde y joue le jeu du bonheur tranquille. Les joies y sont annoncées et déposées, servies et partagées ; les défaillances de l'un ou les malheurs de l'autre intégrés, absorbés et digérés. Les années défilent, sans secousses. Le temps y déroule son album d'images avec la régularité des générations.

Comme un jeu des sept familles, Yves en maîtrise toutes les cartes. Il y a la voix de Samuel, qui régent les réchauds. Bonne raquette comme son père Jean-Louis. Et, depuis son adolescence, les certitudes du petit chef. Celle, plus chantante de Brice, le fils de Chantal. Un guitariste aux cheveux longs, un facétieux. Tous ont des liens de parenté, plus ou moins forts, comme la plupart des estivants de Vadeloges. Et tout le monde, ici, bien sûr, se connaît. On se repère aux noms des villas ou aux prénoms des géniteurs. On identifie ceux des « Chouettes » ou ceux des « Tourelles ». Et si l'on vous présente Julie par exemple, on vous parlera de la dernière de « chez les Fabrice ». Non pas que les patronymes soient bannis, à la mode anglo-saxonne, mais les tribus rassemblées dans ce coin chaque été se partagent un nombre restreint de noms de famille. Cette saga date du siècle passé : Il était une fois... un aïeul parisien qui voyageait par ici, quand soudain son regard tomba sur l'unique cabanon à bateaux abandonné en bord de mer. Coup de foudre. Le lieu-dit était alors désert. Au fil des ans, des toits d'ardoises avec leurs hautes cheminées ont essaimé au milieu des frondaisons qui recouvrent les deux versants de la valleuse. Et les baluchons estivaux se sont multipliés.

On peut accéder à Vadeloges par le lacet de la côte, à partir d'Étrinval ou bien de Blanville. De toute façon, il faut pour cela traverser le même plateau fouetté par d'insatiables vents marins. Des coulées de terre jaune strient le macadam humide à la sortie des champs de betteraves. Au détour d'un virage, le camping du Soleil arbore son entrée libre et ses tarifs. Le reste du parcours est on ne peut plus familier à Yves. On bascule alors dans le vallon, en s'enfonçant dans une végétation de plus en plus dense, qui n'accepte qu'à contrecœur la percée de la route. Des grilles en fer rouillé laissent supposer que la vie existe encore un peu plus loin. Un balcon vermoulu témoigne d'une villa hardiment plantée sur le bas-côté. La maison de tante Simone, disparue brutalement, c'est le cas de le dire : le soir même de l'enterrement d'oncle Louis. Sur la droite, une sente s'aventure vers la falaise. On perçoit les cris d'enfants du côté de la prairie en contrebas et la frappe sèche et régulière d'une balle de tennis. Au virage, en bas de la descente, un panneau « PLAGE » malicieusement esquiné tourne le dos à la route. Voudrait-on désorienter les curieux ou décourager les importuns ? Allez savoir...

La porte du salon est ouverte, comme d'habitude. À l'instar de beaucoup de portes, aux Chaumes. Yves doit supporter l'orchestre des instruments de cuisine et le chœur des préposés aux fourneaux. Et voici les autres voix. Celle de

Chantal, la belle-sœur au babil inépuisable, domine.

— Devinez qui j’ai rencontré à la plage ce matin... le fils Cabot !

Chantal, un cheveu sur la langue. Qui intervient souvent et se mêle de tout, sans plus guère déranger.

— Ah bon ? Je croyais qu’il était parti tout l’été, pour faire une traversée des États-Unis, rétorque Sophie, avec son aplomb habituel. Celle qui s’empresse d’expliquer la vie au premier venu, avec la certitude des autodidactes.

Il n’a pas encore repéré la voix de Michèle, celle qui s’écarte rarement de son rôle bien ficelé de femme douce, attentive et souvent silencieuse.

— Tu en veux une, Yves ? est venue demander Françoise.

— Hum ... oui.

— Alors, peut-être pourrais-tu daigner venir jusque dans la cuisine...

Yves cultive l’art de se distinguer. Son comportement suscite l’agacement régulier de sa femme et l’ironie de la plupart des familiers de la villa. Chacun interprète son indépendance à sa façon : le désir de garder les distances, la volonté de ne jamais adopter aveuglément les coutumes locales, le souci de ne pas vouloir se fondre dans la masse. Une intégration pour lui s’apparenterait à un abandon, un renoncement. Et personne ne sait pourquoi il est devenu depuis l’an dernier encore plus amer et irascible.

— Bonjour, les poulettes ! Salut, les sportifs !

La silhouette de Jean-Louis a surgi à contre-jour dans l’encoignure de la porte. Bras en croix, les mains appuyées sur le chambranle, le mari de Michèle signifie sa volonté d’occuper l’espace, tout l’espace.

— Et toi, Yves, ça avance ton boulot ?

Autre rituel que cette question traditionnelle. Aux yeux du nouvel arrivé, cet intello n’est pas un vrai indigène. Il serait indigne du label local. Cette classification aboutit toujours à un dialogue décalé, et à des interrogations creuses.

— Et toi, tes confitures ?

La riposte d'Yves mêle arrogance et provocation. Savoir désarçonner l'interlocuteur, le prendre à contrepied. Son irrésistible envie de dénigrer les habitudes, casser les ambiances et faire bande à part. Il sait aussi ironiser sur la nouvelle passion de Jean-Louis pour la psychogénéalogie. Le jour où celui-ci a découvert que sa grand-mère était mère célibataire, il s'est mis à la recherche de l'identité de son grand-père paternel. Le secret avait été bien gardé. Il faisait tâche parmi les alliances de la Famille.

— Une crêpe, Jean-Louis ?

Françoise, c'est tout simplement l'antithèse de son mari. Arrondir les angles en permanence, catalyser toutes les harmonies. Elle vit à Vadeloges comme un poisson dans l'eau. Elle est de la Famille, de la lignée, alors qu'Yves n'en est qu'une pièce rapportée. Elle y a balbutié ses premiers pas, osé ses premiers bains de mer, vécu ses premiers flirts. Elle connaît tous les bambins par leurs prénoms, tous les anciens par leurs tics. Elle peut dénouer d'un lien tous les fils de la généalogie locale. En reconstruire, par deux ou trois anecdotes, toute l'épopée.

— Ma petite caille, tu me gâtes ! C'est de la confiture de mûres, là ? Je peux en rajouter ?

La cuisine des Chaumes a beau être spacieuse, elle a toujours du mal à contenir le flot de ses pratiquants. Ceux qui ouvrent le frigo ou un placard et se servent ; ceux qui transitent du jardin au salon ; ceux qui s'installent devant les fourneaux pour concocter « la crème caramel du siècle » ou plonger les derniers tourteaux dans la bassine d'eau bouillante.

— Y'a plus de Coca ?

Bérengère referme brusquement le réfrigérateur.

— Tu n'as qu'à aller faire les courses.

Le regard acéré de sa fille ne suffit pas à troubler Françoise. L'organisation de la communauté, bien que brouillonne, bénéficie d'habitudes de coexistence pacifique. On se connaît bien, donc on se tolère, et tout ce petit monde passe chaque été sans heurt grave ni dérapage spectaculaire. À Vadeloges, les brebis galeuses, rares, sont invitées à vite rentrer dans le rang. Les villas constituent un réseau d'entraide obligée. Chaque toit peut offrir une échappatoire, un sas de décompression pour les voisins. On y remise quelques fatigues, on y déverse ses confidences. On va de l'un à l'autre pour voir d'autres têtes, se changer les idées,

puiser de nouvelles distractions. Des vases communicants. Des portes ouvertes. À l'instar de l'air marin, chacun peut ici respirer tout son saoul.

Voilà la vision officielle de Vadeloges. Yves ne la partage pas. Pour lui la plage par exemple, même s'il ne la fréquente guère, fournit un joli forum aux rumeurs et un creuset pour les commérages. Les règlements de comptes, feutrés, vont bon train. Ce hameau recèle des secrets de famille peu reluisants. La saison estivale les recouvre régulièrement d'une chape de silence. Les murmures grinçants finissent par glisser derrière les falaises. La Famille y a survécu jusqu'à présent.

Brice et Samuel achèvent leur dégustation de crêpes sur le perron de la villa. Les deux cousins ont des profils opposés. Le premier, l'écolo à la tignasse longue, adepte nonchalant du bio, incarne la décontraction ; le second, le sportif au cheveu blond et court, style mannequin, amateur de vitesse et de belles bagnoles, s'avoue toujours *speedé*. Bérengère, avec son frère Laurent, les a rejoints, une canette de bière à la main.

— Vous penserez à nettoyer vos instruments de cuisine ?

Françoise régente avec sérénité ces regroupements culinaires à géométrie variable. Tout ce qu'elle demande, c'est de savoir à l'avance qui sera là, à la table du dîner. Pour le déjeuner, chacun se débrouille. Place au self-service. Un minimum d'organisation pour un maximum de bien-être, justifie-t-elle toujours. Les uns louent sa sagesse, d'autres ironisent sur les contraintes de cette rigidité.

Yves, le résigné, n'aspire toujours qu'à un peu plus de tranquillité. La crêpe avalée, il a déjà rejoint le calme du salon. Difficile de s'isoler, de trouver un peu de quiétude, à défaut de solitude. La vie est collective, ici, où elle n'est pas. Et chaque moment s'organise les uns par rapport aux autres. Les Chaumes relèvent d'un phalanstère. Tout semble participer paradoxalement d'un ordre naturel et local, dans ce qui constitue pourtant un éternel et bruyant désordre, amplifié par le va-et-vient des locataires et des visiteurs de passage. Arrêt sur image de l'entrée : les raquettes dans un coin, les cirés et les anoraks entassés sur les trois patères du portemanteau, le ballon de foot et les paires de bottes au pied de l'escalier. Il faudrait ajouter côté cuisine les relents tenaces des bouquets grillés il y a peu. Fabrice a toujours la fâcheuse manie de venir cuire le produit de sa pêche, dès son retour de la plage, quelle que soit l'heure du jour, au prétexte que les fourneaux y sont plus spacieux qu'au Clos du Val. Tout s'ordonne en effet en

fonction des marées.

Quand Yves sature, il s'engage dans le sentier qui grimpe sur la falaise d'aval. Le chemin serpente dans les buissons fouettés par le vent. En évitant au mieux les orties, on atteint le plateau qui domine le vallon. Une lande. Et sur cette pointe avancée, on aperçoit les blancheurs d'Étrinval. Des mouettes alertent le ciel, en criant et tournoyant sans répit au-dessus des têtes. La mer ronronne, invisible, en bas. Il ne faut pas oublier qu'entre ces fondrières, derrière ces touffes de choux maritimes, ces bosquets de houx et ces grappes de potentilles se dissimule le précipice. Au loin, on aperçoit les ruines d'un petit blockhaus, perché sur un éperon. Sur la crête de la muraille rocheuse menant à ce promontoire, on peut deviner un étroit sentier à peine tracé entre les herbes. Juste de la largeur d'un pas. Ce bloc de béton sale et ébréché a longtemps constitué un point de rendez-vous pour les jeunes. À cette époque, Françoise, sujette au vertige ou rétive à l'aventure, refusait d'y rejoindre les plus téméraires. La nouvelle génération a délaissé cette promenade. Trop dangereuse, après les derniers éboulements de la falaise.

La cuisine s'est vidée. Yves a repris sa lecture, comme le jour s'achève, dans le salon, à la décoration immuable. Sur le mur de la cheminée, la vieille affiche jaunie vante les mérites de « la Petite Suisse normande à trois heures de Paris » et propose des terrains à vendre par lots « dans une situation exceptionnelle ». Depuis cette « belle époque », l'Hôtel des Bains a fermé, tout comme l'épicerie et le café-débit de tabac, où l'on « touillait » le domino après la messe dominicale. Et les caloges des pêcheurs sont devenues des cabanons pour estivants.

— Tu sais pas ? Je viens de lire dans le bulletin des Français de Rome que Caterina Falcone était décédée...

Yves relève la tête, très lentement. La silhouette de Françoise se détache dans l'entrée. Il regarde sa femme, de loin, comme on observe un point par-delà un premier plan.

— Caterina Falcone, tu te souviens ? Tu n'avais plus eu de nouvelles d'elle ?

Les deux mains d'Yves tiennent le livre comme pour s'y agripper. La gauche tressaute un peu. On ne sait plus de quand datent ses tremblements essentiels.